

MARYLÈNE PION

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME

*Roman*

★★  
Simone

LES ÉDITEURS RÉUNIS

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Les infirmières de Notre-Dame

Sommaire : t. 2. Simone.

ISBN 978-2-89585-481-4 (v. 2)

I. Titre. II. Titre : Simone.

PS8631.I62I53 2013 C843'.6 C2012-942617-2

PS9631.I62I53 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez les activités de Marylène Pion  
et des Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARYLÈNE PION

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME



Simone



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À mon Félix.*



# 1

Simone se laissa tomber en position assise sur son lit et poussa un soupir en regardant sa valise ouverte. Elle avait envie d'en retirer tous les vêtements qu'elle avait choisis pour son séjour chez Flavie et de les remettre dans l'armoire. La jeune femme avait le goût d'annuler les quelques jours de vacances qu'elle avait compté s'offrir avant le début des cours. Flavie penserait sûrement que son amie avait décidé de se remettre à jour avant la rentrée. Simone était la seule à connaître la raison qui la poussait à vouloir rester à Montréal – elle ne s'était confiée à personne. L'idée de se retrouver chez Flavie, accueillie comme un membre à part entière du clan Prévost, lui ramenait à l'esprit combien elle se sentait indésirable dans sa propre famille. Flavie avait beaucoup de chance d'avoir grandi dans un milieu comme le sien. Récemment, cette dernière avait appris que celui qu'elle croyait être son parrain était en fait son père biologique. «C'est presque un conte de fées, la vie de Flavie» avait pensé Simone en apprenant le fin mot de l'histoire : sa mère lui avait caché pendant toutes ses années que l'ami proche de la famille était son véritable père.

Simone avait rêvé pendant longtemps semblable dénouement pour sa propre existence. Pourquoi n'aurait-elle pas eu, elle aussi, un oncle éloigné et fortuné qui l'aurait prise sous son aile ? Mais il en avait été tout autrement. Lorsqu'elle avait perdu en bas âge ses parents, son oncle Albert et sa tante Henriette l'avaient recueillie. Elle n'avait jamais manqué de rien dans cette nouvelle famille. Elle avait dû travailler à la ferme en plus de poursuivre ses études pour devenir institutrice. Sa tante

n'avait jamais compris ce besoin d'en apprendre davantage. Elle lui répétait sans cesse : « À quoi ça va te servir d'en savoir autant, veux-tu bien me le dire ? Quand tu seras mariée et qu'une dizaine de marmots s'accrocheront à tes jupes, ce que tu auras appris dans les livres ne te servira à rien, ma fille ! » Simone ne s'était jamais laissée décourager, bien au contraire. Le peu d'encouragements qu'elle avait reçus l'avaient poussée encore plus à vouloir obtenir son diplôme d'enseignante de l'École normale. Elle avait eu la ferme intention de réussir pour pouvoir quitter ce maudit village.

Simone avait été fiancée à Alphonse Boucher, un cultivateur de Saint-Calixte. Elle s'était rapidement rendu compte qu'elle ne pourrait se conformer « au moule de la femme » conditionné par la société. Devant toutes les exigences du mariage qui incombent à la femme – le devoir d'obéir inconditionnellement à son mari, l'abandon de son travail pour s'occuper du foyer familial et, ainsi, la perte de son indépendance et surtout, le fait de devenir une « pondeuse d'enfants » –, la jeune femme avait décidé de rompre ses fiançailles. Elle avait quitté son poste d'enseignante et était partie sur-le-champ pour Montréal afin de s'inscrire à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame. Ce dernier était l'un des hôpitaux les plus modernes en Amérique du Nord, et demeurait le seul établissement laïque. Les Sœurs grises y étaient encore présentes en grand nombre pour enseigner certaines matières et pour prodiguer des soins aux patients, mais le réel pouvoir appartenait désormais au conseil d'administration de l'hôpital dirigé par les médecins de l'Université de Montréal.

Simone n'avait pas regretté un seul instant son départ pour Montréal. En fuyant son fiancé, elle s'était éloignée en même temps de son oncle et sa tante. Elle avait toujours su qu'elle n'était pas désirée dans cette famille. Sa tante lui avait souvent

dit qu'elle l'avait prise en charge par obligation, parce que cela ne se faisait pas d'abandonner un enfant. Simone avait pensé pendant longtemps qu'il aurait peut-être mieux valu qu'Albert et Henrêlie la laissent à l'orphelinat. «Au moins, quelqu'un qui désirait vraiment un enfant aurait pu m'adopter. Et si j'étais restée à l'orphelinat, j'aurais été entourée d'amies.» Au lieu de cela, elle avait grandi en enfant unique auprès d'une tante acariâtre et d'un oncle qui, selon cette dernière, levait un peu trop le coude. Pendant toutes ces années, Simone s'était forgé une carapace. À première vue, ce qui aurait pu passer pour de la froideur et un certain snobisme était sa façon à elle de ne s'attacher à personne afin d'éviter de souffrir. Elle avait toujours éprouvé une certaine difficulté à se faire des amies, préférant se réfugier dans les livres. Il en avait été autrement à son arrivée à Montréal. Rapidement, elle avait noué une amitié avec Flavie Prévost qu'elle avait rencontrée dès le premier jour. Flavie lui avait aussitôt plu. Tout comme elle, la jeune femme venait d'un petit village et l'effervescence de la ville l'émerveillait. La curiosité et la naïveté de son amie l'avaient captivée. Flavie lui avait permis de croire que le monde n'était pas foncièrement mauvais et qu'il était encore possible pour elle d'être heureuse.

Simone avait aussi fait la connaissance d'Évelina Richer, une jeune femme fort différente de Flavie et à l'opposé d'elle-même. Évelina avait toujours habité en ville, et Montréal n'avait aucun secret pour elle. Évelina aimait séduire et contester l'autorité. Évelina avait du cran et elle n'avait pas peur d'émettre ses opinions. Elle avait été convoquée à quelques reprises au bureau de sœur Désilets, la sœur grise responsable de leur groupe – qu'elle avait rapidement rebaptisée «sœur Désuète». Comme bien d'autres, sœur Désilets persistait à croire que le métier d'infirmière devrait être strictement réservé aux religieuses.

Simone pensait autrement ; le temps des «bonnes sœurs» était révolu, alors les temps modernes devaient donner plus de place aux femmes.

Malgré leurs différences, les trois amies – qui partageaient la même chambre – s'étaient rapidement liées d'amitié. Parcourant la pièce du regard, Simone sourit en repensant aux beaux moments qu'elles avaient passés dans cette chambre. Elle attendait impatiemment la reprise des cours ; le trio serait alors de nouveau réuni. Flavie avait invité Simone et Évelina à venir passer quelques jours chez elle à La Prairie avant la rentrée. Évelina se réjouissait à cette idée. Pour sa part, Simone n'était pas certaine de pouvoir supporter de se retrouver à La Prairie chez Flavie, entourée de la famille de celle-ci : son frère Antoine, sa mère et sa grand-mère. Les liens familiaux étroits et chaleureux de son amie rappelaient trop cruellement à la jeune femme qu'elle n'avait rien connu de tel.

Flavie avait insisté lors de son dernier appel en lui disant que Clément se ferait un plaisir de les conduire, Évelina et elle, à La Prairie. «Tu as bien le droit de te reposer un peu ; tu as travaillé à l'hôpital tout l'été. Accorde-toi donc quelques journées de congé avant que l'école recommence», lui avait suggéré Flavie. Celle-ci n'avait pas tout à fait tort. Simone avait travaillé d'arrache-pied auprès des patients comme volontaire, sous la supervision de Suzelle Pelletier, une nouvelle garde diplômée qui avait profité de son statut pour lui reléguer les tâches les plus harassantes. Cette dernière l'avait traitée comme une vulgaire domestique. Simone s'était juré qu'elle n'agirait jamais ainsi quand elle-même serait infirmière. Les étudiantes avaient autant droit au respect que les gardes diplômées.

Simone poussa un soupir en tentant de retenir ses larmes. «Je ne sais plus où j'en suis, et je ne crois vraiment pas que de

partir pour La Prairie réglera ce qui me tracasse.» Elle allait retirer ses vêtements de la valise quand Évelina fit soudainement irruption dans la chambre.

— Quoi? Ta valise n'est pas encore prête? Qu'attends-tu, Simone Lafond? Va-t-il falloir que je m'en occupe? la gronda Évelina, les mains sur les hanches. Clément va nous attendre.

— Sais-tu, Évelina, j'ai réfléchi et...

Évelina leva la main.

— Tu as réfléchi et tu t'es dit que tu pourrais rester enfermée ici et relire inlassablement tes notes de cours. *No way!* On a besoin de vacances.

— Je pourrais très bien me reposer ici avant la reprise des classes.

— Flavie nous attend. Elle serait tellement déçue si tu ne venais pas.

Simone poussa un soupir. Évelina avait décidé de toucher sa corde sensible pour la convaincre d'aller à La Prairie. Simone aurait aimé expliquer à sa compagne que le fait de se retrouver dans une famille aimante et chaleureuse lui rappelait le fait qu'elle avait grandi seule sans se sentir le moins aimé. Elle aurait voulu lui confier qu'elle n'était pas certaine d'être à sa place à l'hôpital Notre-Dame. Simone s'était toujours montrée forte, mais depuis quelques semaines, elle avait envie de s'apitoyer sur son sort. Mais elle n'en voulait pas à Évelina de la secouer un peu, car elle en avait grandement besoin.

Simone ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Depuis le début de ses études, elle obtenait de bons résultats scolaires et elle aimait s'occuper des patients. Malgré tout, dernièrement, elle

remettait en question sa formation d'infirmière. Les derniers jours passés avec Suzelle n'avaient guère contribué à lui donner confiance en elle-même. Suzelle se plaisait à la rabrouer et à lui faire sentir qu'elle ne valait pas grand-chose comparativement à une « vraie infirmière diplômée ». Simone avait aussi réalisé que, dans ce métier, elle serait toujours confrontée aux inégalités sociales et à l'injustice alors qu'elle abhorrait l'injustice. Les gardes diplômées profitaient des étudiantes, et les médecins profitaient des gardes diplômées. Elle n'y échapperait pas et, dans le cadre de sa profession, elle ne pourrait jamais prendre de décisions car elle devrait toujours se référer à un supérieur. « Au moins, dans mon école, c'était moi qui décidais ! » pensa Simone en se remémorant ce qu'elle appelait son « autre vie », soit sa vie d'enseignante dans une école de rang.

Mais c'était peine perdue que de se confier à Évelina. Celle-ci trouverait le moyen de minimiser ses sentiments et de lui dire que ce qu'elle-même vivait était bien pire. Évelina était ainsi faite : elle aimait être le centre de l'attention et refusait de s'apitoyer sur le sort des autres, ramenant tout à sa propre personne. Simone ne lui en voulait pas ; elle avait appris à la connaître au cours de sa première année d'études. Flavie, plus attentive, aurait mieux compris comment elle se sentait. À La Prairie, elle pourrait se confier à celle-ci. Simone repassa rapidement en revue le contenu de sa valise avant de la fermer.

Évelina poussa un soupir de soulagement.

— Bon ! Enfin ! J'ai bien cru que tu ne te déciderais jamais. Ça va nous faire du bien, la bonne odeur de fumier, les mouches par centaines et de se faire réveiller aux petites heures par un coq qui s'égosille !

Devant la description – ironique – faite par Évelina sur la joie de vivre à la campagne, Simone pouffa. Elle déclara ensuite :

— Et puis, on ne sait jamais, le beau Antoine pourrait t'apprendre à traire les vaches.

— Ah! J'aimerais bien que le frère de Flavie, ou le beau Antoine comme tu dis, m'apprenne autre chose qu'à traire une vache.

Simone roula les yeux par habitude. Les propos d'Évelina ne la choquaient plus. Son amie aimait provoquer et prenait plaisir à collectionner les conquêtes. «La vie est trop courte pour perdre son temps», aimait-elle répéter. Durant la première année d'études à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame, elle avait entretenu pendant quelque temps une relation avec le docteur Jobin – un homme marié – qui était l'un des professeurs de l'école. Puis, elle avait jeté son dévolu sur Bastien Couture, un interne. Lors de la remise des diplômes des médecins finissants, elle avait planté là Bastien pour retomber dans les bras de son ancien amant, le docteur Jobin.

Simone avait eu tôt fait de consoler Bastien, qui n'en menait pas large après s'être fait abandonner par Évelina. Elle était sortie quelques fois avec lui, mais il n'y avait rien de sérieux entre eux. Simone regarda sa valise en poussant un soupir. Sa décision était prise: elle irait à La Prairie. Revoir Flavie lui ferait le plus grand bien. De plus, elle espérait que Bastien remarquerait son absence.

\* \* \*

Simone distingua une silhouette qui se déplaçait en direction de la voiture. Flavie, les cheveux au vent – ils avaient poussé rapidement après sa dernière coupe qui s'était avérée catastrophique –, s'était mise à agiter les bras pour attirer l'attention du groupe en reconnaissant la Buick du père de Clément. Dès que ce dernier vit Flavie, il arrêta l'automobile, en descendit

et se dirigea vers elle. Simone les observa pendant qu'Évelina vérifiait son maquillage à l'aide du petit miroir qu'elle avait tiré de son sac à main. «Flavie et Clément ne sont pas encore fiancés, mais ça ne saurait tarder ! Ils sont faits pour être ensemble», pensa Simone en les voyant s'enlacer. Clément venait de terminer son internat, tout comme Bastien, et il était désormais chirurgien diplômé. Simone donnait encore deux ans au couple avant le mariage. «Flavie a fait le pacte elle aussi, alors c'est certain qu'elle terminera ses études avant de se marier.» Les trois amies s'étaient juré d'obtenir leur diplôme en soins infirmiers avant de se «caser» définitivement. Simone eut une pensée pour Bastien. Est-ce qu'elle avait trouvé l'homme de sa vie, elle aussi ? Sa relation avec lui était encore ambiguë. Elle voulait laisser le temps à Bastien de se remettre de sa rupture avec Évelina. Son amie lui avait laissé le champ libre et lui avait même signifié qu'elle ne comptait pas revenir sur sa décision. «Bastien et moi, c'était une histoire sans issue. Notre relation était vouée à l'échec ; nous sommes beaucoup trop différents.» Simone se doutait qu'Évelina avait envie d'autre chose que d'une petite vie bien rangée. Sa relation avec le docteur Jobin était beaucoup plus compliquée du fait qu'il était marié, ce qui ajoutait un défi supplémentaire à Évelina. Le rôle de maîtresse lui convenait parfaitement.

Réfléchir sur la vie amoureuse de ses amies ramena Simone à sa propre existence, dans laquelle l'amour n'avait pas pris une grande place au fil des ans. Le printemps précédent, elle était sortie à quelques reprises avec Paul Choquette – un interne qu'elle considérait comme un ami, guère plus. Paul aurait souhaité s'engager un peu plus sérieusement avec elle, mais elle n'en avait pas eu envie. Simone l'aimait bien, mais il aurait été malhonnête de faire croire au jeune homme qu'ils avaient un avenir ensemble.

Clément revint en direction de l'automobile avec Flavie sur les talons. Évelina se poudrait le nez. Simone s'empessa d'aller embrasser son amie. Elle constata que, pour la première fois de sa vie, quelqu'un lui avait manqué. Flavie et Évelina étaient un peu devenues les sœurs qu'elle n'avait pas eu la chance d'avoir. En voyant la mine réjouie de son amie, Simone regretta d'avoir songé à annuler son séjour à La Prairie. Flavie n'aurait peut-être pas compris son absence. Quand celle-ci rompit le silence, cela lui confirma qu'elle avait vu juste.

— Comme je suis heureuse que vous soyez venues toutes les deux ! Vous m'avez tellement manqué ! Et nos discussions tard le soir et nos fous rires, également !

— Tu nous as manqué aussi, avoua Évelina qui venait de rejoindre ses amies. La chambre était grande sans toi.

Après les embrassades, Flavie s'adressa à Clément, qui était remonté dans le véhicule.

— Antoine attend ton arrivée avec impatience. Il a très hâte de pouvoir tenir une discussion avec quelqu'un d'autre que sa mère, sa grand-mère ou sa sœur. Les filles et moi, on va marcher. On a tellement de choses à se dire !

— Je vous attends là-bas dans ce cas. Bonne promenade !

Clément démarra, laissant les trois amies se raconter de quelle façon leur été s'était déroulé. Flavie semblait radieuse avec son teint hâlé.

— On voit tout de suite que tu n'as pas passé ton été à l'hôpital comme nous, déclara Évelina. On a l'air de deux aspirines, Simone et moi.

— J'ai travaillé dans le potager durant tout l'été avec ma grand-mère. Vous verrez, à la fin de vos vacances, vous aurez pris des couleurs vous aussi.

— Parce que tu as l'intention de nous faire travailler ?

— Voyons, Évelina, Flavie n'oserait jamais faire ça ! la sermonna Simone.

— Vous travaillerez seulement si vous en avez envie, bien sûr. Mais ne vous en faites pas : ma grand-mère veillera sur votre bien-être. Elle veut que mes «deux pauvres amies infirmières» se reposent de leur dur été de travail à l'hôpital.

Avide de commérages et curieuse de savoir ce qui s'était passé depuis le retour de Flavie à La Prairie, Évelina bombardait son amie de questions. Comment sa mère avait-elle réagi lorsque la jeune femme lui avait annoncé qu'elle savait que Victor était son père ? Et qu'avait dit Antoine en apprenant que Flavie était sa demi-sœur ? Cette dernière sourit devant l'excitation d'Évelina.

Simone coupa la parole à cette dernière.

— Laisse-lui donc le temps de répondre, Évelina.

— Tu es toujours aussi curieuse, Évelina ! Mais je suis contente de retrouver mon amie telle que je la connais !

Flavie lui fit un clin d'œil et enchaîna aussitôt afin de satisfaire la curiosité d'Évelina.

— Antoine n'a pas été vraiment surpris. Il s'était déjà demandé si Victor pouvait être mon père. Il paraît que je lui ressemble un peu – à ma façon de sourire, entre autres. Antoine a ajouté quelque chose qui m'a beaucoup touchée : il m'a dit qu'il m'aimait et que, peu importe que nous ayons

des pères différents, je serai toujours sa petite sœur et qu'il me protégera toute sa vie.

— Les liens familiaux sont forts, Flavie, commenta Simone. Vous avez grandi ensemble tous les deux, vous ne pouvez pas effacer ces années-là.

— Je sais bien, mais j'avais peur que les choses changent entre nous.

— Et avec ta mère, comment cela s'est-il passé? demanda Évelina.

Flavie raconta sa conversation avec Bernadette. Pendant toutes ces années, celle-ci avait préféré taire la véritable identité du père de Flavie par culpabilité.

— Elle se sentait coupable d'avoir trompé Edmond avec Victor. Et elle pensait que c'était sa faute si Edmond était parti pour le front et s'était fait tuer.

— On s'accuse toujours de tout, nous autres, les femmes, soupira Évelina.

Flavie reprit en indiquant qu'elle comprenait mieux les sentiments qui avaient habité sa mère pendant toutes ces années.

— Et comment se termine l'histoire? Ta mère et Victor vont-ils finir leurs jours ensemble? s'enquit Évelina.

— C'est plus compliqué que ça, en fait. Victor est venu passer quelques jours à La Prairie. Ma mère s'est montrée amicale avec lui, mais je doute qu'il y ait eu le moindre rapprochement entre eux. J'avoue que je ne les vois pas ensemble. Ma mère est très fière et refuserait que Victor pourvoie à ses besoins.

— Pourtant, il est riche comme Crésus, commenta Évelina. J’y penserais à deux fois si j’étais elle.

Les propos d’Évelina concernant la fortune de Victor n’étonnèrent pas Simone. Son amie l’avait avoué dès les premiers jours de classe, l’année précédente : sa principale motivation pour devenir infirmière était de se trouver un riche mari médecin. Simone comprenait parfaitement ce que Bernadette devait ressentir. Elle-même avait quitté son village pour rester libre et ne pas épouser un homme qui l’aurait fait vivre. Elle pouvait très bien subvenir elle-même à ses besoins et ne requerrait pas de présence masculine à ses côtés. Sa rencontre avec Bastien avait quelque peu ébranlé ses convictions, mais elle n’était pas prête à tout sacrifier pour être en couple avec lui. Encore une fois, elle se surprenait à penser à lui.

Évelina claqua des doigts pour attirer son attention.

— Comme je te le disais, Flavie, Simone ici présente est souvent dans la lune. Je soupçonne Bastien Couture d’être à l’origine du phénomène.

— Je ne me focalise pas sur les hommes, moi, Évelina.

— Bien sûr, Simone. Quand ce n’est pas Bastien qui occupe ton esprit, ce sont tes chers patients.

— Comment s’est passé ton été à l’hôpital, Simone ? s’informa Flavie.

Simone prit une grande inspiration. Que pourrait-elle répondre ? Qu’elle aimait soigner les gens, mais qu’elle détestait recevoir des ordres ? Que Suzelle lui avait mené la vie dure tout l’été ? Qu’elle s’interrogeait de plus en plus souvent sur la pertinence de continuer sa formation ? Qu’elle n’était plus

certaine de son choix? Elle se contenta de déclarer qu'elle avait travaillé fort et qu'elle avait besoin de repos.

— Simone avait surtout besoin de s'éloigner de Suzelle Pelletier. Cette chipie a été sur son dos pendant tout l'été. Maintenant qu'elle est garde diplômée, mademoiselle Pelletier croit qu'elle a le droit de malmener les élèves infirmières.

Simone jeta un regard désapprobateur à Évelina. Elle lui avait confié une fois qu'elle détestait travailler sous la supervision de Suzelle. Elle aurait aimé qu'Évelina soit discrète. « On ne peut rien lui dire à celle-là; elle se dépêche de tout répéter. »

— Ben quoi, Simone? Flavie a le droit d'être au courant. Elle doit se préparer à affronter Suzelle Pelletier, elle aussi. Il n'y a pas que Georgina Meunier qui est décidée à nous pourrir la vie à Notre-Dame. Suzelle s'est aussi mise de la partie.

Simone ferma les yeux. Elle était presque parvenue à oublier l'existence de Georgina Meunier durant l'été. Cette dernière – qui étudiait également à l'école d'infirmières – prenait un malin plaisir à se moquer des trois amies, à les surveiller sans arrêt pour rapporter leurs moindres faits et gestes à sœur Désuète. Georgina était partie en vacances en même temps que Flavie, et Simone n'avait pas pensé à elle une seule minute depuis ce jour-là. Évelina venait de lui rappeler que Georgina serait de retour sous peu et qu'elle devrait encore affronter ses sarcasmes. Flavie hocha la tête. Elle non plus n'aimait pas beaucoup Georgina. Évelina avait essayé à plusieurs reprises de la remettre à sa place, mais la jeune femme revenait toujours à la charge.

Évelina se pencha vers ses amies pour leur faire une confidence.

— Ne vous inquiétez pas trop pour Georgina. Je vais m'occuper de son cas cette année. Elle devra comprendre qu'elle ne peut pas toujours se moquer des gens et que lorsqu'elle attaque l'une de nous trois, c'est comme si elle attaquait notre trio au complet! Nous sommes plus fortes qu'elle, les filles. Et puis, Suzelle finira sûrement par se fatiguer de son délire mégalomane!

— Son quoi? demanda Simone, stupéfaite.

— Son délire mégalomane... Je lis, moi aussi, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Sachez que j'ai pris un peu d'avance: j'ai commencé les lectures sur les psychoses et autres troubles du genre.

Simone éclata de rire, puis Flavie l'imita. Évelina les surprendrait toujours. L'année précédente, elle avait affiché une nonchalance à l'égard de la plupart de ses cours qui avait exaspéré Simone. Et voilà que la jeune femme leur révélait qu'elle avait lu des livres de cours durant l'été.

— Ben quoi? Vous m'avez tellement reproché mon manque de sérieux l'an dernier que j'ai décidé de prendre de l'avance. J'éprouve un malin plaisir, depuis que je lis ce genre de livres, à évaluer les gens. J'ai découvert que Suzelle est mégalomane et que Georgina est égocentrique. Pour sa part, Bastien serait plutôt du type narcissique. Et il...

Simone lui coupa la parole. Elle n'avait pas envie d'entendre le point de vue d'Évelina sur Bastien Couture.

— C'est assez, la psychologie à cinq cennes, Évelina Richer! Je n'ai pas envie de t'entendre déblatérer sur Bastien ou sur quelqu'un d'autre.

On approchait de la maison de Flavie ; le moment était bien choisi pour mettre un terme aux propos d'Évelina. Delvina, qui attendait l'arrivée des amies de sa petite-fille sur le perron, leur faisait de grands signes. La vieille femme descendit les quelques marches, puis elle s'engagea sur le chemin. S'essuyant les mains sur son tablier, elle se dirigea dans la direction des jeunes femmes.

— Vous voilà enfin, mesdemoiselles ! J'avais si hâte de vous voir, Évelina et Simone. Vous devez être affamées ! Entrez, je vous ai préparé quelques grignotines en attendant le dîner.

Simone sourit. Elle aurait souhaité avoir Delvina Lemire, cette femme si chaleureuse, comme grand-mère. Elle tendit la main à la femme, mais celle-ci l'attira plutôt vers elle pour la serrer dans ses bras. Simone se contenta à grand-peine – la nostalgie qui s'était emparée d'elle au cours des derniers jours avait refait surface. Si elle s'était laissée aller, la jeune femme aurait versé toutes les larmes qu'elle retenait depuis trop longtemps. Mais Simone mit fin à l'étreinte et se contenta de sourire à la grand-mère de Flavie. Elle ne pouvait pas s'effondrer de chagrin devant ses amies, tout de même !

Bernadette, la mère de Flavie, de nature plus discrète, les attendaient dans la cuisine. Dès son entrée, Flavie s'informa de l'absence de Clément.

— Le bon docteur Langlois est en train de visiter la laiterie, la rassura sa mère en souriant. Antoine ne pouvait pas attendre qu'il se repose. Tu connais ton frère ! Ça me surprend même qu'il ne vous ait pas entraînées vous aussi dans la laiterie pour goûter son nouveau fromage.

Évelina marmonna, à l'intention de Simone : « J'aurais bien aimé ça, moi... » Simone ne releva pas le commentaire. Elle

préféra écouter la mère de Flavie qui leur énumérait ce qu'il y avait de bon à manger avant le dîner.

— Et pour ce midi, ajouta Bernadette, il y aura de la soupe aux pois. Pour souper, ma mère nous préparera son fameux bouilli de petites fèves. La récolte est abondante cette année.

Évelina s'exclama :

— Ce sera vraiment délicieux ! Je commence sérieusement à être fatiguée de manger les repas de l'hôpital. C'est à croire que les bonnes sœurs veulent nous rendre malades pour prendre notre place !

\* \* \*

Évelina avait beaucoup insisté auprès d'Antoine pour aller prendre l'air après le souper. Clément, qui se reposait en se berçant sur la galerie, tenait compagnie à Bernadette et à Delvina. Flavie décida d'en profiter pour s'entretenir en tête à tête avec Simone. Les jeunes femmes s'étaient installées dans la chambre d'amis du deuxième. Une brise soulevait les rideaux et rafraîchissait la chambre.

— Suzelle t'a vraiment mené la vie dure durant tout l'été ? Elle me surveillait constamment l'année dernière.

— Bof ! Elle s'efforçait de me faire sentir comme la « minable étudiante infirmière » que je suis, c'est tout.

— Elle a vraiment oublié ce que c'est d'être étudiante. C'est dommage ! Je ne pense pas que j'agirai comme elle avec les nouvelles quand je serai diplômée. Mais tu ne m'as pas parlé de Bastien depuis ton arrivée. Qu'en est-il de vous deux ?

— Bah! Il n'y a rien de bien précis encore. À quelques reprises, il m'a invitée au cinéma et il nous est aussi arrivé de manger ensemble. Il est très pris par ses patients.

— Ce n'est pas évident de fréquenter un médecin.

— Je ne peux pas dire que je le fréquente réellement. Il pense encore beaucoup à Évelina, je crois.

— C'est parce qu'il ne te connaît pas encore. Il va vite découvrir à quel point tu es quelqu'un de formidable.

— Je suis peut-être formidable, comme tu, dis, mais tellement quelconque à côté d'Évelina. Il y a si peu de chances qu'il s'intéresse à moi.

— Il t'a invitée à sortir quelques fois. C'est un bon début, non?

— Bah! C'est sûrement pour tenter d'oublier Évelina.

— Si c'est le cas, tu le sauras bien assez vite. Comme dirait ma grand-mère : « Si ce n'est pas le bon numéro, on s'en rend compte rapidement. »

Mais Simone avait peur de s'être un peu trop attachée à Bastien pour accepter d'être rejetée par lui. Elle savait que Flavie n'aimait pas beaucoup Bastien; celle-ci ne le tolérait que parce qu'il était l'ami de Clément. Évelina avait peut-être raison quand elle qualifiait Bastien de narcissique. Toutefois, Simone ne pouvait s'empêcher d'être charmée par lui. Sa façon de relever un sourcil quand il lui adressait la parole et sa voix calme et suave éveillaient en elle le désir qu'il la prenne dans ses bras. Elle n'avait jamais ressenti un tel émoi auparavant. Même Alphonse Boucher, son ancien fiancé, n'avait jamais suscité autant d'intérêt chez elle que Bastien Couture.

Ce dernier était raffiné, ambitieux, brillant et si charismatique, contrairement à Alphonse Boucher qui ne parlait que de ses vaches et de la douzaine d'enfants que Simone et lui auraient pour aider sur la ferme.

Simone se leva du lit où elle était assise et observa son reflet dans le miroir. Ses lunettes à monture d'écaille dissimulaient ses yeux verts. Ses cheveux bruns bouclés, qu'Évelina lui enviait parce qu'elle n'avait pas besoin d'utiliser le fer à friser tous les matins, lui semblaient ternes comparativement à la chevelure blonde et lumineuse d'Évelina. Elle était trop maigre et trop grande.

Flavie se plaça derrière elle et lui sourit dans le reflet de la glace. Simone baissa les yeux, ravalant ses larmes pour la seconde fois de la journée. « Si ça a du bon sens de vouloir pleurnicher tout le temps ! » Attribuant sa mélancolie à la fatigue, elle se tourna vers Flavie. Mais son sourire peu convaincant ne trompa pas son amie.

— Il doit bien y avoir quelque chose qui te préoccupe pour que tu sois dans cet état-là, Simone.

— Bastien y est pour beaucoup. Mais je me questionne pas mal ces temps-ci. Est-ce que je me sentirai un jour à ma place quelque part ?

— Tout le monde se questionne sur son avenir à un moment ou un autre. Ça m'arrive aussi de me demander si j'ai fait le bon choix.

— Ça me rassure un peu de savoir ça, Flavie.

— Ma grand-mère dit toujours qu'on est mieux de se poser des questions une fois de temps en temps que de tout tenir pour acquis.

— J'en prends bonne note. Ta grand-mère est une femme sage.

— Ma grand-mère fait aussi de l'excellent sucre à la crème. Il n'y a rien de mieux pour réconforter les esprits qui doutent ! Tu viens en manger un morceau ?

\* \* \*

Lorsque Simone descendit à la cuisine avec Flavie, Delvina s'y trouvait. Penchée sur le journal du dimanche, elle remplissait les cases d'une grille de mots croisés. Levant les yeux vers les deux jeunes femmes, elle déposa son crayon.

— Ton Clément est encore sur la galerie, Flavie. Tu pourrais aller le rejoindre. Simone et moi, nous allons jaser un peu, si ça ne te fait rien.

Flavie embrassa sa grand-mère avant de sortir. Delvina se leva pour prendre une boîte de biscuits en métal. Après en avoir soulevé le couvercle, elle la tendit à Simone.

— Servez-vous, mademoiselle. Il paraît que mon sucre à la crème est un des meilleurs de La Prairie.

— Vous avez deviné que c'est pour cette raison qu'on est descendues, Flavie et moi.

— C'est difficile de résister à l'appel du sucre ! Je vais aller en porter quelques morceaux à nos deux tourtereaux sur le perron. Prends le temps de te verser un verre de lait. Je vais revenir pour que nous puissions bavarder un peu.

Simone se rendit à la glacière et se servit un verre de lait frais. Elle sourit en voyant quelques fromages dispersés sur les tablettes. « Antoine doit faire de nouvelles expériences. Flavie a certainement servi de cobaye cet été ! » Delvina revint dans

la cuisine et reprit sa place à la table en invitant Simone à se joindre à elle. La femme posa les yeux sur sa grille de mots croisés et, le crayon en l'air, elle déclara :

— Poisson plat que l'on retrouve dans la Manche ou dans l'Atlantique.

— Pardon ?

— J'aime encore faire des mots croisés à mon âge. La première lettre du nom du poisson est un L. Je me suis dit qu'en tant qu'ancienne maîtresse d'école, tu connaîtrais peut-être la réponse.

Simone réfléchit quelques instants, puis elle proposa :

— J'essayerais le mot *limande*.

— Eurêka ! Bon, je vais pouvoir mettre mon journal de côté maintenant. Ça devient comme une obsession, ce besoin de compléter les mots croisés chaque semaine.

— Ça cultive l'esprit, en tout cas. Je devrais peut-être m'y mettre.

— Ne va pas croire que je lis le journal du dimanche seulement pour cette raison. Cela me plaît bien aussi de lire le courrier du cœur. Il y a tellement de pauvres âmes en peine dans ce vaste monde.

Simone ne répondit rien. Elle espérait ne pas devoir recourir au courrier du cœur pour trouver réponse à ses questionnements.

— Qu'est-ce qui te tracasse, ma petite ?

Simone sourit à la grand-mère de Flavie. On ne l'avait pas appelée « ma petite » depuis longtemps. Après tout, elle dépassait tout le monde d'une tête.

— Je vois bien que tu n'as pas la même désinvolture que durant les vacances de Pâques. Flavie est pareille ; quand quelque chose la tracasse, on ne le voit pas que dans ses yeux, ça transparaît dans sa démarche, dans sa façon de croiser les bras.

Simone décroisa les bras machinalement et hocha la tête.

— Vous êtes une vraie sorcière ! Flavie n'a pas tort de dire que vous lisez dans l'âme des gens.

— Je suis une bonne sorcière, quand même !

Delvina poussa vers Simone la boîte de métal contenant le sucre à la crème. La jeune femme se resservit.

— Je dis ça pour vous taquiner, madame Lemire.

— Appelle-moi donc Delvina. Alors, qu'est-ce qui te tracasse ? Est-ce que Flavie t'a dit que je tire les cartes ?

— Je ne crois pas tellement à ce genre de choses.

— Tu pourrais être surprise, très chère.

Delvina se leva. Elle ouvrit le tiroir du vaisselier et revint avec un paquet de cartes.

— Tu brasses, puis tu coupes avec la main gauche. C'est la main du cœur.

Simone s'exécuta tout en demeurant sceptique. Qu'est-ce que des cartes à jouer pourraient lui révéler sur sa vie ? La jeune femme redonna le paquet à Delvina, qui étendit celui-ci

sur la table. Simone constata qu'il manquait toutes les cartes allant du 2 au 6. Elle n'interrogea pas Delvina sur ce fait, décidant de la laisser interpréter les cartes. Après avoir regardé son interlocutrice quelques secondes, la grand-mère de Flavie se replongea dans l'étude des cartes.

— Puisque tes cheveux tirent sur le roux, je prendrais le valet de carreau pour te représenter. Tu es bien entourée, Simone. Ici, il y a la dame de cœur : une amie sincère qui te portera secours chaque fois que tu en auras besoin. Je vois ici votre trio.

Delvina pointa la dame de cœur, le valet de carreau et la dame de trèfle. Elle poursuivit.

— Tu vois, Flavie et Évelina sont près de toi et ne te tournent pas le dos. Là, par contre, ça m'agace beaucoup : le valet de trèfle regarde dans ta direction. Je m'en méfierais si j'étais toi. Mais heureusement, tu peux compter sur le soutien du roi de trèfle.

Simone se laissa prendre au jeu. Bastien était peut-être représenté par le valet. Mais qui était le roi de trèfle ? Elle écouta Delvina lui expliquer la signification des cartes. Elle sourit quand celle-ci lui dit de se méfier de la dame de pique. Il s'agissait de sœur Désuète, sans doute ! Les cartes ne lui révélèrent pas de secrets, mais Simone trouva fascinant d'avoir l'impression de voir sa vie étalée sur la table de la cuisine. Delvina l'avait parfaitement décrite : sa façon de voir les choses, ses sentiments. « Peut-être que Flavie lui a dit quelques trucs à mon sujet, mais quand même, Delvina a réussi à sonder les profondeurs de mon cœur. »

La vieille femme termina en déclarant :

— Ne prends pas trop au sérieux ce que je viens de te raconter, ma fille. Les cartes ne sont qu'un instrument pour connaître la véritable personnalité des gens. Tu es quelqu'un qui veux toujours te montrer inébranlable, mais tu as le droit d'avoir des faiblesses, toi aussi. Tu t'es construit une carapace au fil des années, mais il est normal d'éprouver des doutes et des chagrins. Il y a une chose que je tiens à te dire, Simone : sache que tu es à ta place en soins infirmiers.

— Vous êtes gentille de me dire ça, Delvina. Je vous avoue que ces temps-ci, je ne sais plus trop où j'en suis.

— C'est normal de se remettre en question de temps en temps. Persévère et tu verras. Il y aura toujours des gens qui mettront des embûches sur ton chemin, c'est certain, mais ne te laisse pas faire.

— J'essaierai, Delvina, mais ce n'est pas toujours évident. J'ai un peu de difficulté avec l'autorité. Je déteste me faire donner des ordres. Quand j'enseignais, il me semble que c'était différent.

— En tout cas, pas dans mon temps. On devait répondre de nos actes devant les commissaires. Et l'inspecteur était là pour nous rappeler que l'éducation des enfants du village était notre responsabilité. Il vérifiait tout ce que nous avions enseigné durant l'année.

— Je sais. Mais probablement que j'étais plus confiante en ce temps-là.

— Ce n'est pas une question de confiance. Tu t'étais habituée à la pression, c'est tout. Ce sera pareil quand tu seras une infirmière diplômée.

— Vous avez sans doute raison.

Simone réfléchit quelques instants.

— C'est certain que je suis plus confiante maintenant que l'année passée à pareille date.

— Tu as acquis plusieurs notions de soins et tu continueras d'apprendre cette année. Laisse-toi une chance !

— Ça m'a fait un bien fou de vous parler ce soir, Delvina.

— Pourtant, on n'a pas parlé beaucoup...

Delvina lui fit un clin d'œil. Simone lui sourit. Elle ne savait pas si les cartes avaient réellement le pouvoir de prédire la destinée de quelqu'un, mais elle savait que la grand-mère de Flavie était une femme de cœur, sensible à son entourage.

— Flavie a beaucoup de chance de vous avoir dans sa vie. J'aurais tellement aimé avoir une grand-mère comme vous.

— Ne te gêne pas, Simone. Appelle-moi quand tu veux. Je serai toujours là pour te rappeler que tu es une bonne personne.

— Merci !

Simone embrassa Delvina sur la joue en retenant ses larmes. Personne ne lui avait jamais témoigné autant de sollicitude que cette femme. Avant de sortir de la cuisine, la jeune étudiante reprit un morceau de sucre à la crème et souhaita bonne nuit à la grand-mère de Flavie.

\* \* \*

Les trois amies se retrouvèrent dans la chambre d'amis à la fin de la journée. Clément s'était installé dans la chambre de Flavie. Évelina avait taquiné cette dernière à ce sujet.

— Ta mère m’a fait promettre de bien te surveiller. Il faut que tu restes ici avec nous plutôt que d’aller rejoindre Clément pendant la nuit.

— La mère de Flavie ne te connaît pas, Évelina! soupira Simone. Si elle savait!

— Si elle savait quoi? Je suis capable de veiller sur la vertu de notre belle Flavie, tu sauras!

— Vous n’avez pas besoin de m’avoir à l’œil, les filles. Le plancher craque tellement que si je me lève en pleine nuit, tout le monde le saura – même ma grand-mère qui dort comme une bûche! De toute façon, je n’ai pas envie de précipiter les choses.

— Pourtant, tu devrais! Tu ne sais pas ce que tu manques!

— N’écoute pas les niaiseries d’Évelina, conseilla Simone. Vous avez tout votre temps, Clément et toi.

— Bon! La maîtresse d’école qui se transforme en bonne sœur, *astheure!*

Évelina s’étira dans son lit et bâilla avec vigueur.

— Vous allez m’excuser, les filles, mais j’ai sommeil! Ça doit être l’air de la campagne qui me fait ça. Et n’oublie pas, Flavie: j’ai donné ma parole à ta mère que tu resterais ici cette nuit!

— Ne crains rien, Évelina; je vais la surveiller moi aussi, affirma Simone. Et je serai également aux aguets en ce qui te concerne. Des fois que tu aurais le goût d’aller rejoindre Antoine dans sa chambre...

— Voyons, Simone ! protesta Flavie. Évelina n'oserait jamais aller dans la chambre de mon frère.

Quelques secondes plus tard, elle demanda d'une voix incertaine :

— Tu oserais, Évelina ?

L'interpellée se contenta d'éteindre la lumière. Elle chuchota en retenant son rire :

— Pas de danger, Simone et Flavie. Le plancher craque tellement que je ne m'essayerais pas en pleine nuit !

## 2

Quand Simone se réveilla, Flavie et Évelina avaient déjà quitté la chambre. En s'étirant pour prendre ses lunettes, elle consulta sa montre restée sur la table de chevet. « Neuf heures ! Si ça a du bon sens, dormir tard de même ! » Elle sauta du lit et se dépêcha de s'habiller. Elle descendit en trombe dans la cuisine, où elle trouva Delvina occupée à écosser des pois.

— Bien dormi, Simone ? s'informa la femme en levant la tête.

— Comme un loir ! Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas dormi toute une nuit entière. Ça m'a fait vraiment du bien de jaser avec vous hier.

— Tu as dormi l'esprit tranquille, dans ce cas.

— Où sont les autres ?

— Partis aux champs. Antoine voulait profiter de la venue de Clément pour commencer les foins, d'autant plus que la météo ne prévoit pas de pluie avant plusieurs jours. Bernadette et les filles ont accompagné les hommes. Je t'ai gardé de l'omelette au chaud, si tu en veux.

— Vous auriez dû me réveiller. Ça n'a pas d'allure de se lever aussi tard !

— Évelina et Flavie ont quitté la chambre sur la pointe des pieds. Tes amies voulaient te laisser dormir, car elles trouvent que tu as l'air fatiguée.

— Quelques jours ici et je serai parfaitement revigorée !

Simone fit signe à Delvina de rester assise. Elle se servirait elle-même son déjeuner. Tenant l'assiette d'omelette d'une main et une tranche de pain de ménage de l'autre, elle s'installa en face de Delvina.

— J'ai hésité avant de venir à La Prairie. Je n'étais pas certaine que c'était ma place.

— Ben voyons ! Tu es et tu seras toujours la bienvenue ici, Simone.

— Je le sais à présent. J'avais peur de déranger mais surtout, le fait de voir votre famille unie et chaleureuse me ramène toujours en plein visage que je n'ai rien connu de tel avec mon oncle et ma tante.

— Et tu voulais te priver de passer de belles vacances avec nous autres ?

Simone avala sa bouchée de pain et ferma les yeux. Delvina posa sa main sur celle de l'étudiante infirmière.

— Ça me fait vraiment plaisir que tu sois parmi nous, Simone. Je ne connais pas ton oncle ni ta tante, mais je peux dire que ces gens-là se privent de la compagnie d'une aimable jeune femme.

— Vous êtes trop bonne. J'ai décidé de venir parce que je savais que Flavie serait là pour m'écouter dans mon délire de remise en question. Finalement, c'est vous qui avez eu à subir ça.

— Je n'ai rien subi du tout ! Mais toi, tu as eu à endurer une vieille femme qui t'a gavée de sucre à la crème pour obtenir tes confidences.

— Et ça en valait largement la peine ! Bon, *astheure*, j'ai assez «brillé» sur mon sort. Mes amies m'attendent ! Je vais leur montrer que j'ai déjà fait ça, moi, les foins !

Avant de sortir, Simone déposa son assiette dans l'évier et embrassa Delvina.

\* \* \*

Simone suivit les indications de Delvina pour se rendre dans le champ où se trouvait déjà tout le monde. Flavie lui fit un signe de la main en l'apercevant. Les foins avaient été fauchés par Antoine et des voisins quelques jours auparavant, et les andains avaient séché au soleil après avoir été retournés plusieurs fois. Antoine avait profité de la présence de Clément, Simone et Évelina pour ramasser les tas de foin au milieu du champ. Tous étaient munis de fourches et soulevaient le foin pour le déposer sur la charrette attelée des deux bœufs d'Antoine. Évelina, qui avait la tâche de tasser le foin sur le plateau de la charrette, se tenait fièrement debout au centre du tas ; retenant le bas de sa robe fleurie d'une main, elle foulait le foin du pied. Simone ne put s'empêcher de sourire en voyant son amie vêtue d'une de ses plus belles robes d'été et coiffée d'un chapeau à larges bords assorti aux couleurs de la robe.

En arrivant à sa hauteur, Simone lui lança :

— Ouais, Évelina ! Tu t'es mis sur ton trente-six pour faire les foins !

— J'exécute un travail de ferme, mais rien n'interdit que je puisse être vêtue élégamment pour travailler.

Évelina lui montra ses ongles manucurés avec un vernis de la même couleur que son chapeau «roue de charette», la nouvelle mode à Montréal, tout en continuant de fouler le

foin. Simone tendit à Flavie la gourde d'eau fraîche qu'elle avait apportée pour les travailleurs. Flavie se désaltéra, puis elle remit la bouteille à Bernadette. Ce fut ensuite au tour de Clément et d'Antoine de boire. Lorsque ce dernier offrit la gourde à Évelina, la jeune femme se contenta de répondre : « Je n'ai pas soif », tout en continuant de piétiner le foin. Simone se doutait bien que la « madame de la ville » était trop dédaigneuse pour partager la gourde. Tant pis pour elle ! Flavie donna une fourche à Simone, qui commença immédiatement à aider à charger le foin sur la charrette.

— On trouvait que tu avais l'air un peu fatiguée hier, alors on a décidé de te laisser dormir. C'était une bonne idée, non ?

— Ça m'a fait beaucoup de bien de me reposer. Mais j'aurais quand même aimé être debout un peu plus tôt pour pouvoir vous aider.

— Ce n'était pas nécessaire. Nous pouvions compter sur Évelina !

Cette dernière releva la tête en entendant son prénom.

— On parle de moi ?

— Je disais juste à Simone que tu avais décidé de nous aider, c'est tout, lui répondit candidement Flavie.

— C'était ça ou cuisiner. Vous savez à quel point j'aime cuisiner !

Évelina s'était plainte à plusieurs reprises l'année précédente quand les élèves infirmières devaient préparer des repas spécifiques pour certains patients – les diabétiques, notamment. Ce jour-là, Évelina avait choisi les foins, parce que sinon, elle aurait dû aider Delvina à préparer les repas. Aussi, elle avait